

République Algérienne Démocratique et  
Populaire.

Ministère de L'enseignement Supérieur  
et de la recherche scientifique.

Université 8 Mai 1945 Guelma.

Faculté des Lettres et des Langues.

**Département des lettres et de la langue  
française.**



الجمهورية الجزائرية الديمقراطية الشعبية  
وزارة التعليم العالي والبحث العلمي

جامعة 8 ماي 1945 قالمة

كلية الآداب و اللغات

قسم الآداب و اللغة الفرنسية

**Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme  
de Master académique**

**Domaine :** Lettres et Langues étrangères **Filière :** Langue française

**Spécialité :** Littérature et civilisation

**Intitulé :**

**L'humour et l'ironie dans *L'Enfant de Jules Vallès***

**Rédigé et présenté par :**

**Bensedira Manal**

**Sous la direction de:**

**M. Ouartsi Samir**

**Membres du jury**

**Président : Mme. Guerroui Merevette**

**Rapporteur : M. Ouartsi Samir**

**Examineur : M. Ait Kaci Amer**

**Année d'étude 2021/2022**

# *Dédicace*

*À celui qui, m'a toujours offert la confiance et le soutien. À celui dont sa voix résonne toujours dans mon cœur pour me porter vers la réussite. À celui dont la grandeur d'âme n'a d'égale que son amour pour ses enfants. À celui devant qui les mots restent muets et impuissants.*

*À mon grand-père*

# *Remerciements*

*Je tiens à exprimer toutes mes gratitudes et reconnaissances à mon directeur de recherche M. Ouarsti. Je le remercie de m'avoir encadré, orienté, aidé et conseillé.*

*Mes sincères reconnaissances vont également aux membres du jury d'avoir accepté d'évaluer ce travail de recherche.*

*J'adresse mes sincères remerciements à tous les professeurs du département de français, qui par leur enseignement, leurs paroles, leurs conseils et leurs critiques ont guidé mes réflexions vers l'épanouissement.*

*Je remercie chaleureusement mes très chers parents, ma mère qui est toujours à mes côtés. Mon père pour son soutien inconditionnel.*

*Enfin, je remercie mes proches et amis : Majida, Abir, Romaiassa, Sabrina, Maha, Asma et Randa, qui m'ont accompagné, soutenu et leurs encouragements ont été d'une grande aide.*

## Résumé

Nulle personne ne peut nier les origines populaires ou *carnavalesques* selon le terme de Bakhtine du roman. L'humour et l'ironie sont à cet effet deux modes énonciatifs, qui traitent avec détachement des réalités agaçantes. Leur adoption dans les œuvres littéraires, allège certaines situations humaines de leur gravité. En plus de leur potentiel à susciter ce qui relève exclusivement de l'humain à savoir le rire, la sympathie et le divertissement.

Ils peuvent être aussi dans le cas de notre roman une arme de dénonciation et de correction de certains aspects de la réalité sociale. C'est vers quoi tend ce travail, d'une part, à montrer l'efficacité de la critique indirecte que déploie l'énonciation ironique, et permettre d'autre part à l'auteur de *L'Enfant* de dédramatiser des souvenirs d'enfance bien lourds à porter.

**Mots clés :** ironie, humour, énonciation, enfance.

## ملخص

الفكاهة طريقة ممتعة للتعبير، تسعى للابتعاد عن الحقائق المزعجة. منذ ظهورها في الأعمال الأدبية، فإنها تعطي رؤية جديدة للعالم، و تقدم إستراتيجية تصدر أحكامًا قيمية.

بالإضافة إلى ما يمكن أن تجلبه الفكاهة إلى جانب: الضحك و التعاطف و الترفيه : الجدية، فهي تتعامل مع الأشياء الجادة بطريقة ممتعة و تضعها وجهاً لوجه مع مفاهيم : السخرية، الكوميديا ، السخافة، ثم المهزلة.

يمكن أن تكون سلاحًا للتنديد بجوانب معينة من الواقع و تصحيحها. نجد هذا الجو عند موليير، الذي يسمح للقارئ بالهروب من قلق المتاعب التي تسبب المعاناة المعنوية. سنقترب من هذه الفكرة في عملنا و نبين كيف يمكن لأسلوب الفكاهة أن يتعامل مع الموضوعات الجادة، و يزيل الطابع الدرامي عن الذكريات التي يصعب تحملها، في قصة السيرة الذاتية التي تتمثل مشكلة البحث في: إذا كانت ذكريات الطفولة جوهر قصة السيرة الذاتية، كيف يخبر المؤلف بخفة قصته بنفس هذا القدر من الثقل؟

## Table des matières

<b>Introduction .....</b>	<b>7</b>
<b>Chapitre I .....</b>	<b>11</b>
<b>L'ironie et le sarcasme dans l'Enfant .....</b>	<b>11</b>
<b>1 . L'humour dans le récit enfantin .....</b>	<b>12</b>
<b>2 . L'ironie dans le discours de l'enfant .....</b>	<b>16</b>
<b>3. L'humour dans tous ses états .....</b>	<b>18</b>
<b>ChapitreII.....</b>	<b>23</b>
<b>L'assimilation enfantine de la réalité par l'humour .....</b>	<b>23</b>
<b>1. Le narrateur enfant : .....</b>	<b>24</b>
<b>2. La narration comique des souvenirs d'enfance.....</b>	<b>28</b>
<b>3. L'imagination enfantine .....</b>	<b>34</b>
<b>Chapitre III .....</b>	<b>39</b>
<b>Les fonctions sociales de l'énonciation ironique .....</b>	<b>39</b>
<b>1. La dérision des personnages : une critique des mœurs sociales .....</b>	<b>40</b>
<b>1. 1. Mme vingtras la mère de jacques .....</b>	<b>41</b>
<b>1.2. Le père antoine vingtras .....</b>	<b>43</b>
<b>1. 3. Les tyrans de l'institution scolaire.....</b>	<b>44</b>
<b>1. 4. Les paysans .....</b>	<b>47</b>
<b>2. De la dérision des situations sociales .....</b>	<b>48</b>
<b>Conclusion .....</b>	<b>51</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>54</b>

## **Introduction**

Le XIXe siècle a grandement contribué à enrichir le genre romanesque, il a produit de nombreux chefs-d'œuvre de la littérature française. Divers écrivains ont contribué à la lutte pour la liberté d'expression et ont cherché à renouer avec les origines du roman comme genre non sérieux. Jules Vallès est l'un de ces écrivains qui accordent aux tonalités du rire et du jeu la plus haute importance.

Jules Vallès est un écrivain, journaliste et homme politique français d'extrême gauche. Né en 1832 au Puy-en-Velay en Haute-Loire. Il se révolta contre l'injustice de l'ordre établi, et prend part aux manifestations de la révolution de 1848, et défend les idées révolutionnaires. En 1857, il publie son premier livre *L'argent* et se fait remarquer dans le *Figaro* : *Dimanche d'un jeune homme pauvre*, qui lui ouvre des portes pour une activité de journaliste et de chroniqueur. Durant cette période, Jules Vallès fonde plusieurs journaux, dont "La Rue" et "le Peuple", et se bat pour la liberté de la presse. Il est emprisonné à plusieurs reprises et se présente sans succès aux élections législatives de 1869. Débatteur intransigeant, il fait preuve d'une ardeur pleine d'excitabilité et d'un enthousiasme passionné dans la défense des gens du peuple.

Condamné à mort par contumace en 1872, Jules Vallès est contraint de rester réfugié à Londres où il vit dans la misère. Tout en envoyant de nombreux articles à Paris, publiés sous des pseudonymes, il met à profit son exil pour écrire son chef d'œuvre, à la fois romanesque et autobiographique, plein d'humour, il s'agit de sa trilogie : *Jacques Vingtras* : *L'Enfant*, *le Bachelier* et *l'Insurgé*. L'histoire de notre roman *L'Enfant* relate la vie dure et insupportable de Vallès l'enfant au milieu de la société du XIXe siècle, mais en ironisant sur certains aspects relatifs à cette société, en particulier des mœurs éducatives de l'époque.

*L'Enfant* est un roman d'inspiration autobiographique qui relate les souvenirs de Jacques Vingtras de l'enfance jusqu'à l'âge adulte. Jacques vit une enfance malheureuse, marquée par la pauvreté, entre un père instituteur inflexible et une mère violente et tyrannique. Il raconte avec détachement sa maltraitance au sein de sa famille et à l'école en empruntant un ton plaisant et humoristique, mais il ne trouve son bien-être qu'avec les paysans et les ouvriers. Il décide alors de devenir ouvrier, il se révolte contre les règles et les exigences morales et sociales qui sont dominées par l'argent, la force et le mépris. À travers son mode plaisant, Jacques dénonce sans cesse les vices et les injustices de sa société, sous le masque de l'humour par l'ironie, le sarcasme.

Sans trop chercher à définir l'ironie, elle peut être prise pour son côté amusant ou pour son côté blessant<sup>1</sup>. L'auteur adopte l'énonciation ironique dans son récit pour aborder des réalités sociales figées et sclérosée. Il use de la dérision comme de l'autodérision pour transformer des situations indignes en une apparition ridicule prêtant au rire. Le rire peut être un moyen de critique dans la littérature, il renvoie un regard scandalisé sur le monde et souligne sa laideur avec gaieté. Le rire que suscite l'ironie en particulier, devient une moquerie piquante, qui incite l'insulte et qui tourne en dérision les défauts.

Vallès expose dans *L'Enfant* des questions graves sur un mode plaisant et aborde des sujets sérieux inspirés de son enfance. La vie difficile du petit Jacques met en évidence la lutte des classes sociales dont le nouveau Dieu selon Balzac est l'argent. La famille de Jacques appartient à la petite bourgeoisie qui adopte des valeurs traditionnelles surtout en ce qui concerne l'éducation stricte des enfants. Il dévoile les souffrances qu'il a subies par ses parents, à l'école, et montre son apprentissage social, moral et intellectuel de façon ironique sans pour autant s'enliser dans une posture victimaire.

L'auteur propose dans ce récit une multitude de thèmes sur l'enfance, la maltraitance, la famille, la pauvreté, l'enseignement scolaire, la violence, le mépris, mais notre étude portera sur le fonctionnement de l'humour sur ces réalités susceptibles, et voir comment le rire et le comique deviennent une arme incisive, et une parodie avant-gardiste de la société de l'époque. Précisons que notre problématique ne traite pas du régime autobiographique, mais de l'usage prédominant de l'humour et de l'ironie dans un récit autobiographique. L'aboutissement de notre questionnement nous amène à s'interroger : si les souvenirs d'enfance font l'essentiel du récit autobiographique, comment l'auteur raconte dans la légèreté les siens aussi pesants soient-ils ?

Pour répondre à ce questionnement, nous proposons les hypothèses suivantes :

- L'auteur utilise l'humour pour raconter une intrigue moins dramatique.
- L'auteur recourt à l'énonciation ironique pour engendrer une critique morale et sociale.

Notre objectif est de mener une analyse sur notre corpus *L'Enfant* pour étudier le fonctionnement de l'humour et de l'ironie dans ce texte, et faire ressortir la légèreté du

---

<sup>1</sup>PIERRE Schoentjes, *Poétique de l'ironie*, Édition du Seuil, Allemagne, 2001, 347 pages.

comique et comprendre sa contenance. Pour ce faire nous ferons appel à l'analyse du discours tout en empruntant quelques éléments à la sociocritique et à la psychanalyse. Cette approche nous permettra d'analyser les procédés de l'humour, et d'expliquer les dimensions du discours comique et la perception enfantine de la réalité, ses humeurs et ses ressentis. Quant aux éléments socio-psychologiques, ils nous aideront d'une part à comprendre le contexte socio-historique, et d'autre part à dévoiler la fonction de défoulement de l'expression humoristique.

Notre travail sera réparti en trois chapitres, dans le premier nous allons nous intéresser aux différentes formes de l'humour, ses voix et ses figures. Dans le deuxième, nous allons analyser l'énonciation narrative de l'enfant, son état d'esprit et ses fantasmes. Dans le troisième, nous allons tenter de dévoiler le reflet indirect (ironique) de la société derrière la manière de décrire certains de ses représentants et de ses institutions éducatives.

**Chapitre I**  
**L'ironie et le sarcasme dans L'Enfant**

Dans ce chapitre nous analysons les procédés de l'humour et du sarcasme, et les dimensions polyphonique et rhétorique de l'ironie.

## 1 . L'humour dans le récit enfantin

Ce récit est fondé sur des souvenirs douloureux et mouvementés de l'enfant Jacques Vingtras, souvenirs que le narrateur aborde avec humour, ce qui va dédramatiser son histoire personnelle et poser un regard aussi enfantin que critique sur le modèle éducatif qu'il avait subi au sein d'une famille traditionnelle du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le récit reconstruit le vécu du petit Jacques (le narrateur) selon une chronologie séquentielle, c'est-à-dire le récit est organisé en des séquences narratives de dégradations souvent produites que d'améliorations à obtenir. Chaque séquence reprend un événement de l'enfance du petit Jacques autour de lieux ou de noms qui l'ont marqué. Ces faits de la réalité enfantine, sont souvent relatés de façon anecdotique et en utilisant des procédés humoristiques.

Le narrateur inaugure son texte par une première séquence dédiée à sa mère. L'intertitre de l'incipit *Ma mère* laisse entendre l'image d'une mère affectueuse à venir. Mais d'emblée, elle est fustiguée et mise en contraste avec la nourrice Mademoiselle Balandreau : « *AI-JE été nourri par ma mère? Est-ce une paysanne qui m'a donné son lait? Je n'en sais rien. Quel que soit le sein que j'ai mordu, je ne me rappelle pas une caresse du temps où j'étais tout petit; je n'ai pas été dorloté, tapoté, baisoté; j'ai été beaucoup fouetté. [...] « Vlin ! Vlan ! Zon ! Zon !»*<sup>2</sup>

Le narrateur indique qu'il était maltraité depuis sa naissance, et qu'il a grandi sans aucun contact maternel qui lui manifeste l'affection. Être priver d'amour et de tendresse maternelle, lui implique un doute sur sa vraie mère biologique : « *AI-JE été nourri par ma mère?* ». la mère étant sujet primordial, elle est désublimentée au détriment d'une énonciation ironique. Si on peut au premier degré rire de sa mère, on pourrait rire de tout. Et si la mère est critiquée, le narrateur ne s'épargne pas lui-même, c'est d'un air railleur qu'il parle de l'accoutrement que lui impose sa mère :

---

<sup>2</sup>JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p .3).

Un pantalon blanc à sous-pieds ! [...] Pour arriver du côté de ma classe, voilà un des sous-pied qui craque, et qui remonte comme un élastique : Mon tibia se voit, - j'ai l'air d'être en caleçon cette fois ; - les dames, que mon cynisme outrage, se cachent derrière leur éventail [...] « Jacques, baisse ta culotte » dit ma mère à ce moment, d'une voix qui me fusille et par comme une décharge dans le silence[...] m'emène [...] jusqu'à la lingerie, où on me désabille [...] On me loge dans la défroque d'un petit, et ce petit est encore plus grand, car je danse dans ses habits. Quand je rentre à la salle, on commence à croire à une mystification. Tout à l'heure j'avais l'air d'un léopard, j'ai l'air d'un vieillard maintenant...<sup>3</sup>

On ne peut ici que s'identifier à cet enfant, car qui de nous étant enfant n'a pas subi la tyrannie vestimentaire des parents. Des personnages secondaires et même s'ils apparaissent pour une seule fois, n'échappe pas au sarcasme quand le narrateur rapporte leur cruauté et son amertume de ne pas les dénoncer non par peur mais par devoir à son père. C'est le cas du lampiste qui le maltraite : *« un vieux qui a une loupe, une casquette de peau de bête et une veste grise comme celle des prisonniers : il sent l'huile, marmotte toujours entre ses dents, me regarde d'un œil dur, m'ôte brutalement ma chaise de dessous de moi, sans m'avertir, met le quinquet sur mes cahiers, jette à terre mon petit paletot, me pousse de côté comme un chien... »*.<sup>4</sup>

Ce texte constitue ainsi un cas particulier de « polyphonie » ; c'est-à-dire la coexistence de deux points de vue différents entre Jacques l'enfant et Jacques le narrateur, le point de vue accusateur de Jacques-l'enfant, suggéré par le contexte, et le point de vue compréhensif et tolérant de Jacques le narrateur qui va apparaître quand Jacques devient plus âgé, et plus conscient ainsi que sa vision de ses parents qui changera à la fin du récit où le sarcasme prendra une autre forme. Cette dissonance, ces voix contraires forment et dégagent l'esthétique du comique qui se construit pour dénoncer la maltraitance et l'injustice sociale.

---

<sup>3</sup>JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 48-49-50).

<sup>4</sup>JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 31-32).

L'énonciation ironique comprends toujours une contradiction entre la forme (le ton) et le contexte ; c'est-à-dire qu'elle est le contraire de ce qui est peut être visible et observé. C'est une raillerie qui consiste à dire le contraire de ce qu'on pourrait s'attendre et à ce qui se passe réellement, par exemple le petit Jacques dit : « *Ma tante Mélie est muette,- avec cela bavarde, bavarde ! Ses yeux, son front, ses lèvres, ses mains, ses pieds, ses nerfs, ses muscles, ses chairs, sa peau, tout chez elle remue, jase, interroge, répond ; elle vous harcèle de questions, elle demande des répliques [...] rien n'est bavard comme un sourd-muet.* »<sup>5</sup>

Et aussi : « *J'ai un peu desserré les bras[...] Je me figurais qu'on me regardait, je faisais celui qui sait monter [...] je disais hue ! comme un maquignon* ». <sup>6</sup>

Ici la parole sarcastique exprime un dialogue contradictoire entre deux points de vue antagonistes comme indique la théorie polyphonique de Ducrot dans une définition de l'ironie : « *Parler de façon ironique, cela revient, pour un locuteur L, à présenter l'énonciation comme exprimant la position d'un énonciateur E, position dont on sait par ailleurs que le locuteur L n'en prend pas la responsabilité, bien plus, qu'il la tient pour absurde* »<sup>7</sup>. Sur ce point l'énoncé ironique fait entendre la voix du locuteur par une absurdité dont laquelle il s'éloigne, et un moyen de transformer en ridicule les personnages ou les attitudes qu'il n'apprécie pas.

L'humour et le sarcasme en tant que jugementset moquerie, dirigent toujours leurs tirs et tentent d'atteindre une cible sur quoi porte l'acte humoristique, c'est-à-dire la personne auquel il fait éco. La cible pourra être le locuteur lui-même comme dans le deuxième exemple qu'on a déjà cité. Ici le locuteur ironise sur sa bêtise et se moque de lui-même, dans ce cas il s'agit de l'autodérision empruntant le procédé ironique.

La cible pourrait être aussi l'interlocuteur : cette forme est employée dans les dialogues; Jacques était dans la pension, il raconte ainsi l'un de ses échanges avec monsieur Legnagna :

---

<sup>5</sup>JULLES Vallès,*L'ENFANT*,Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 15-16).

<sup>6</sup>JULLES Vallès,*L'ENFANT*,Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 27).

<sup>7</sup>Oswald Ducrot,*Le Dire et le dit*,Édition de Minuit, Paris, 1984, p 211.

...il y avait des épinards. Je n'aime pas les épinards, et voilà que je laisse le plat.

Il passait.

- « Vous n'aimez pas ça ? »

- Non monsieur !

- Vous mangiez peut être des ortolans, chez vous ? Il vous faut sans doute des perdrix rouges ?

- Non ; j'aime mieux le lard ! »

Il a ricané en haussant les épaules et s'en est allé...<sup>8</sup>

Dans la suite de cette scène dialoguée, Jacques se moque un nouveau de son interlocuteur Legnagna qui lui reproche d'être mal élevé, ce qui consiste une attaque à laquelle il répond spontanément : « *Môssieu Vingtras, me crie-il d'un bout de la table à l'autre, où avez-vous été élevé? Est-ce que vous avez gardé les vaches? – Oui, monsieur, avec ma cousine. »* Il en perd la tête et devient tout rouge. ».<sup>9</sup>

Reprendre ainsi les propos de Legnagna (qui cherche à discréditer le narrateur) en les affirmant, permet à Jacques d'avoir le dernier mot que son interlocuteur refusait de lui céder. Car le fait d'oser répondre à sa question (plutôt rhétorique) de laquelle il n'attendait aucune réponse, Jacques le surprend à son propre jeu sarcastique et l'emporte sur lui dans cette joute verbale.

On peut enfin examiner un troisième cas dans lequel la cible cette fois-ci est une personne absente, c'est-à-dire que la faculté comique du narrateur ne tire plus de la situation de communication sa force de persuasion : « *Ma tante Mélie est muette,- avec cela bavarde, bavarde ! Ses yeux, son front, ses lèvres, ses mains, ses pieds, ses nerfs, ses muscles, ses chairs, sa peau, tout chez elle remue, jase, interroge, répond... »*.<sup>10</sup>

---

<sup>8</sup>JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 320).

<sup>9</sup>*Ibid*, p. 320).

<sup>10</sup>*Ibid*, p. 15).

C'est la figure de style de l'antithèse qui est utilisée pour présenter le personnage de la tante muette, portant celle-ci était pour l'enfant trop remuante. L'énumération des parties de son corps amplifie l'effet de l'expression somatique et donne à voir un personnage comique. L'antithèse est enforcée enfin par le verbe « jasser » qui exprime une logorrhée futile.

## 2 . L'ironie dans le discours de l'enfant

Si nous avons examiné dans un premier temps quelques illustrations de l'ironie dans le récit de l'enfant, nous nous pencherons dans un second temps sur l'analyse des procédés rhétoriques de son discours hautement ironique, et à travers lequel il cherche à se distinguer, et à faire passer son histoire et interpréter le milieu où il est né et grandi. C'est toujours en faisant jaillir la moquerie et l'ironie qui traduit chez lui une forme d'insécurité et de souffrance que le narrateur utilise les figures de style de l'ironie comme stratégie discursive. Il s'agit-là d'une déconnexion entre le langage et la réalité ; c'est-à-dire comme un décalge entre ce qui est dit et ce qu'il faut comprendre. D'un point de vue psychologique, cette attitude discursive pourrait être considérée comme un mécanisme d'auto-défense qui permet à l'enfant de se prémunir contre toutes formes d'agression physiques et verbales qu'il a subies.

Quant à la rhétorique, elle considère que l'ironie est une figure de pensée, qui consiste à jouer par les mots ; selon cette conception dont les promoteurs sont D. Sperber et D. Wilson « *Les ironie comme mentions* », *Poétique n°36 ? 1978*), *l'ironie est une figure de pensée (chapitre3,B)* fondé sur un écart entre le sens qui apparaît et le sens figuré.<sup>11</sup>

L'ironie peut masquer la position de l'énonciateur par rapport à un sujet par un discours non assumé, contrasté ou inconciliable, et ne pas laisser paraître sa réprobation derrière une expression et un ton saccadé et désinvolte.<sup>12</sup> Lorsque Jacques par exemple dit : *une belle étoffe, vraiment, et qui vient de la grand-mère, et qu'on a payée à prix d'or. « Oui, mon enfant, à prix d'or, dans l'ancien temps. »*<sup>13</sup> Ici l'enfant masque sa prise

---

<sup>11</sup>MARC Bonhomme, *Les figures clés du discours*, Édition de Seuil, Paris, 1998, p. 84)

<sup>12</sup>MARC Bonhomme, *Les figures clés du discours*, Édition de Seuil, Paris, 1998, p. 83)

<sup>13</sup>JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 47).

de position par une discordance entre la tonalité du discours et l'idée qu'il veuille transmettre ; que l'étoffe de sa grand-mère est dépassée, laide ou bizarre.

L'ironie a un double langage, c'est-à-dire qu'elle comporte une double énonciation. Elle repose sur plusieurs procédés rhétoriques : l'antiphrase, l'hyperbole, la métaphore, le chleuisme, la litote, l'astéisme... Nous avons déjà démontré le recours à l'antithèse, mais c'est l'antiphrase qui mérite notre intérêt parce qu'elle réalise, et de manière paroxystique, l'effet ironique. C'est lorsque Jacques s'exprime par exemple sur le jour de la fête de son père : « *Quel beau jour! [...] J'en tremble d'avance [...] j'ai peur qu'on devine que j'aimerais que ce ne fût point sa fête...* »<sup>14</sup>, la phrase soulignée est une antiphrase, qui consiste à dire le contraire de ce que Jacques pense et ressent vis-à-vis de son père, c'est une figure par opposition qui formule une idée mais en exprime implicitement l'inverse, l'antiphrase est la figure de style qui exprime l'ironie par excellence.

Dans un autre passage, Jacques utilise le procédé de l'hyperbole pour décrire un monsieur : « *Je crus voir un éléphant ; c'était un haut fonctionnaire qui avait la tête, la poitrine, le ventre et les pieds couleur d'éléphant [...] Il était gros comme une barrique et essoufflé comme un phoque : il avait beaucoup de phoque.* »<sup>15</sup> C'est en effet une hyperbole, une figure de style qui consiste à exagérer volontairement la vérité dans le but de tourner en dérision ce monsieur.

Une autre figure qui fait partie des grandes figures de l'ironie : l'ironie des métaphores qui permet à rapprocher deux éléments similaires afin de faire ressortir une ressemblance, et donner une description plus profonde et faire passer un message d'une manière transparente et le présenté sous forme d'une image mentale pour mieux comprendre la représentation abstraite avec une image concrète par exemple l'enfant dit : « *Je joue l'ambassadeur lapon* ». , ou, « *Ma mère m'a vêtu en charbonnier.* ».<sup>16</sup>

Sur d'autres passages on distingue aussi d'autres figures de l'ironie comme la litote, quand Jacques critique leur nouveau pion : « *Il n'a pas la foi, lui ; il nous laisse*

---

<sup>14</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 321).

<sup>15</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 51-52).

<sup>16</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 45).

*éparpiller... ».*<sup>17</sup> Pour indiquer qu'il n'a pas le sens de la responsabilité envers ses devoirs, et qu'il ne répond pas à son rôle de surveillant.

Et aussi L'astéisme, où l'enfant semble faire des reproches alors qu'il exprime une admiration : « *je vois dans la maison voisine, chez les gens d'en face, des tambours crevés, des chevaux qui n'ont qu'une jambe, des polichinelles cassés! Puis ils sucent, tous leurs doigts; on les a laissés casser leurs jouets et ils ont dévoré leurs bonbons. Et quel boucan ils font ! ».*<sup>18</sup> Dans ce discours l'enfant a l'air d'adresser un blâme alors qu'il manifeste une admiration parce que sa mère le prive de ses jouets et de ses bonbons.

L'usage des figures rattachées à l'ironie pour transmettre des jugements, nécessite toujours une connaissance précise des circonstances pour savoir les vrais intentions du locuteur, le petit Jacques par son discours ne veut pas se poser en victime au lieu de souffrir ou se plaindre, il ironise sa situation et fait amuser et sourire en usant divers procédés rhétoriques dont l'objectif est autant convaincre que critiquer.

### **3. L'humour dans tous ses états**

Le champ de l'humour est d'une grande immensité ; il souligne plusieurs caractères : le comique, le ridicule, le bizarre, l'improbable, l'amusant, l'absurde... qui s'inscrivent dans une situation de communication, qui peuvent apparaître sur de nombreux états. Comme l'exprime Éric Smadja : « *le rire peut témoigner de tendances multiples (bienveillance, autosuffisance, hostilité, dérision) »*<sup>19</sup>.

Kant, Freud, Baudelaire, Shopenhauer, Bergson, Kundera, Hobbes et d'autres philosophes ont tous donner des preuves qui font connaître l'importance de l'humour et le rire et ont tenté d'en comprendre l'essence et les mécanismes qui ont eu lieu dans presque toutes les situations comiques. Roorda exprime dans son ouvrage *Le Rire et les rieurs* une opposition aux philosophes qui « *disent : " le rire " au lieu de dire : " les rires " . Nous ne sommes que trop portés à parler au singulier lorsque nous devrions parler au pluriel. Tous les rires ne sont pas de la même nature pour cette simple raison que tous les rieurs ne sont*

---

<sup>17</sup>JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 322).

<sup>18</sup>JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 74).

<sup>19</sup>ÉRIC Smadja, *Le rire*, Édition de PUF, Paris, 2011

*pas les mêmes.»*<sup>20</sup>. Il n'y a pas donc des rires qu'il faut envisager mais des situations particulières, et si il y'a plusieurs types de rieurs il y'a donc différentes sources de rires.

*L'Enfant* est un univers tragique révélé par le grotesque, son intérêt est d'expliquer les maux d'une enfance et les illustrés par plusieurs états et situations humoristiques; ( le langage, les gestes, les vêtements, les caractères, des effets, des exagérations...). Le locuteur dans sa narration produit ces situations avec des actes humoristique et par un ensemble d'éléments propres à certains aspects.

Toute l'analyse du texte est focalisée sur l'humour et ses états ; qui se repèrent sur plusieurs passages et investissent le texte du début jusqu'à la fin par exemple le petit Jacques manifeste un état par son caractère comique, et fait une imitation moqueuse qui prend une forme burlesque et dit :

« Mon rêve est de me faire décroter un jour par Moustache, de venir là comme un homme, de lui donner mon pied,-- sans trembler, si je puis, -- et de paraître habitué à ce luxe, de tirer négligement mon argent de ma poche en disant, comme font les messieurs qui lui jettent leurs deux sous :

Pour la goutte, Moustache !

J'ai n'y arriverai jamais ; je m'exerce pourtant !

Pour la goutte, Moustache !

J'ai essayé toutes les inflexions de voix ; je me suis écouté, j'ai prêté l'oreille, travaillé devant la glace, fait le geste :

Pour la goutte...

Non, je ne puis !

Mais, chaque fois que je passe devant Moustache, je m'arrête à le regarder ; je m'habitue au feu, je tourne et retourne autour de sa boîte à décroter ; il m'a même crié une fois :

Cirer vos bottes, m'ssieu ?

---

<sup>20</sup>ROORDA HENRI, *Le rire et les rieurs*, Édition Fayard, Paris, 2011, 43 pages.

J'ai failli m'évanouir. ».<sup>21</sup>

Le pratique de l'humour est disséminée dans tout le texte et investit presque toutes les situations humoristique si bien que le comique est dans tous ses états : « *ils mangent en bavant, ouvrent la bouche en long; ils se mouchent avec leurs doigts, et s'essuient le nez sur leurs manches [...] ils renâclent comme des ânes, ou beuglent comme des bœufs.* ».<sup>22</sup> Le narrateur compare les comportements des êtres humains à ceux des animaux sauvages ; une forme qui s'appuie sur des éléments désagréables pour tourner en dérision ; c'est l'humour noir.

Jacques-narrateur présente une situaion dramatique à travers le grotesque, un mélodrame qui se met en image satirique et d'une manière bouffonne parce qu'il s'appuie sur le fantastique; il décrit son état selon son imagination. C'est une imagination qui déforme volontairement les faits dans le but de faire rire:

On me charge des soins du ménage [...] j'ai la main malheureuse, je casse de temps en temps [...] Une fois, je me suis coupé le doigt – jusqu'à l'os [...] Le plus terrible dans cette histoire de vaisselle, c'est qu'on me met un tablier comme à une bonne [...] dans mon costume de Cendrillon. On me reconnait et on ne sait à quoi s'en tenir, on ne sait pas si je suis un garçon ou une fille.<sup>23</sup>

Et toujours sur les tenus vestimentaires que sa maman lui imposait :

On m'avait invité pendant le carnaval à un bal d'enfants. Ma mère m'a vêtu en charbonnier. Au moment de me conduire, elle a été forcée

---

<sup>21</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 55-56).

<sup>22</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 62-63).

<sup>23</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 126-127-128).

d'aller ailleurs [...] Je ne savais pas le chemin et je me suis perdu dans le jardin ; j'ai appelé.

Une servante est venue et m'a dit : « C'est vous, le petit Choufoux, qui venez pour aider à la cuisine ? » [...] on m'a fait laver la vaisselle toute la nuit [...] Quand m'a mère est venue me chercher [...] Je suis entré dans la salle pour me jeter dans ses bras : mais à ma vue, les petites filles ont poussé des cris, des femmes se sont évanouies, l'apparition de ce nain, qui roulait à travers ces robes fraîches, parut singulière à tout le monde.<sup>24</sup>

L'humour est un acte qui peut investir plusieurs situations dans lesquelles il se manifeste de certaines manières, stratégies et des jeux qui s'établissent et donnent des formes particulières. Dans un autre contexte, on assiste à des situations un type d'humour différent, absurde et insolite qui aboutit un comportement illogique où Jacques-narrateur dit sur son professeur de philosophie :

Le professeur de philosophie – M. Biliben – petit fluet, une tête comme le poing, trois cheveux, et un filet de vinaigre de la voix .

Il aimait à prouver l'existence de Dieu, mais si quelqu'un glissait un argument, même dans son sens, il indiquait qu'on le dérangeait, il lui fallait toute la table pour une réussite.

Il prouvait l'existence de Dieu avec des petits morceaux de bois, des haricots.

« Nous plaçons ici un haricot, bon ! – là, une allumette.[...] Et maintenant j'ai rangé, ici les vices de l'homme, là les vertus, j'arrive avec les FACULTÉS DE L'ÂME. »<sup>25</sup>

---

<sup>24</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 45-46).

<sup>25</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 34-35).

Le narrateur commence la représentation du professeur par la description de son portrait, pour donner l'impression qu'il a une apparence drôle et bizarre, de même pour sa manière de prononcer les mots par syllabes, il se moque ainsi : « *j'arrive avec les facultés de l'âme* » ; une leçon de philosophie qui frole l'absurde car elle tourne à une leçon de morale à travers laquelle le professeur cherche non pas à distinguer le bien du mal, mais à les ranger dans des compartiments imaginaires.

Il existe encore plusieurs cas de formes humoristique que Jacques exploite dans sa narration et sa manière de raconter ses souvenirs d'enfance. Ceci transforme le récit d'enfance malheureuse en parodie comique qui d'une part à une fonction critique et permet à l'enfant d'autre part de se défouler et d'alléger sa mémoire de ses souvenirs douloureux.

## **Chapitre II**

### **L'assimilation enfantine de la réalité par l'humour**

Dans ce chapitre, nous analysons le style d'écriture et le mode narratif qui représentent le texte.

## 1. Le narrateur enfant

« *L'Enfant* » est une exposition des faits de l'histoire de Jacques Vigntras; où l'enfant le personnage principale prend le rôle du narrateur et produit l'énonciation de ses faits et des évènements qui ont marqué sa vie.

Jacques le narrateur, il s'agit de Jacques-l'adulte qui relate le cours du récit à travers les yeux de Jacques l'enfant. Il est question de présenter une voix, la voix de L'Enfant qui essaye de se faire entendre avec une narration qui transmet sa vision et sa perception personnelle des choses; l'enfant présente les images de ce qu'il entoure avec un œil cynique et blâmable par plusieurs procédés et formes énonciatives

L'enfant-narrateur fait revivre ses souvenirs, et évoquer ses sentiments d'enfance en employant un style littéraire affectif et spontané, fondé par l'émotion pour engendrer une incarnation qui se persiste toujours dans son esprit; ce style contient de nombreux tours exclamatifs, impératifs et des formes d'insistance, la comparaison, des propositions indépendantes, des indices de jugement, l'ironie verbale, l'humour, des métaphores, l'onomatopée et d'autres jeux de mots en employant une stylisation qui met en valeur l'absurdité de la description.

Il introduit sa narration avec une mine de colère et avec une tournure emphatique ; dont lesquelles des interrogations sur sa mère sont mises en relief et créent un effet d'insistance sur la cruauté et l'atrocité de cette mère : « *AI-JE été nourri par ma mère ? Est-ce une paysanne qui m'a donné son lait ? Je n'en sais rien.[...] je ne me rappelle pas une caresse du temps où j'étais tout petit; je n'ai pas été dorloté, tapoté, baisoté; j'ai été beaucoup fouetté.* ».<sup>26</sup>

Puis, il enchaîne avec une scène pénible ; subir tous les matins des coups de fouet, et ces derniers servaient en horloge à une voisine : « *...comme elle n'a pas d'horloge, ça lui donnait l'heure. « Vlin ! Vlan ! Zon ! Zon ! – voilà le petit Chose qu'on fouette; il est temps*

---

<sup>26</sup> *Opc.cit.,JULLES Vallès,L'ENFANT, p. 3).*

*de faire mon café au lait.* ».<sup>27</sup> : Une description tragique, avec un caractère comique. Ça indique que c'est une production d'un langage enfantin, un langage représentatif et riche en énergie.

Et sur un autre passage dans sa description de la ville dit : « *Il y a un chaudronnier en train de taper [...] et qui fait « dzine, dzine* ».<sup>28</sup>

Ou encore : « *Le soir, elle sort un peignoir frais et fait un bout de musique devant un vieux piano [...] elle arrache un boum grave du côté des notes graves et un hi flûté du côté des notes minces, Boum, boum, hi hi...* ».<sup>29</sup>

L'emploi d'une énonciation orale en formant un son imitatif aux bruits des objets, est une représentation drôle et innocente ; qui fait partie d'un langage enfantin. L'onomatopée ne fonctionne pas comme une simple imitation phonique, mais elle a sert bel et bien une intention comique.

De par ces modalités énonciatives, l'objectif de l'enfant est tantôt pour juger, tantôt pour révéler son état d'esprit, il se sert de ce genre de procédés d'atténuation pour dire plus qu'il était des mœurs éducatives sévères de l'époque. Pour dire ce qui appartient à lui et à sa réalité : des éléments visuels, de verbes d'état et de qualificatifs, des indices de jugements, contribuent à établir un ordre à l'échelle de la subjectivité enfantine. Le discours enfantin considère la réalité à travers ses seuls états de conscience. Il choisit de construire ses énoncés pour divulguer sa position à l'égard du contenu propositionnels :

M. Grélin [...] sa femme . Elle est gentille, avec des grands yeux noirs, des petites dents blanches [...] j'aime à ce qu'elle m'embrasse parce qu'elle sent bon. Les gens de la maison ont l'air de l'éviter un peu, mais sans lui montrer.

« Vous dites donc qu'elle est bien avec l'adjoint ?

- Oui, oui, au mieux !

---

<sup>27</sup>JULLES Vallès,*L'ENFANT*,Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 3).

<sup>28</sup>JULLES Vallès,*L'ENFANT*,Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 55).

<sup>29</sup>JULLES Vallès,*L'ENFANT*,Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 187-188).

- Ah ! ah ! et ce pauvre Grélin ? »

J'entends cela de temps en temps , et ma mère ajoute des mots que je ne comprends pas.

« Nous autres, les honnêtes femmes, nous mourons de faim.[...] »

Est-ce que Mme Grélin n'est pas honnête? [...]

Mais Grélin a l'air content comme tout. Ils sont toujours à donner des caresses et des joujoux à leurs enfants; on me donne des gifles, on me parle que de l'enfers [...]

Mme Toulhier au troisième : voilà une femme honnête!

Mme Toulhier vient à la maison avec son ouvrage, et ma mère et elle causent des gens d'en bas, des gens de dessus, et aussi des gens de Raphaël et d'Espailly. Mme Toulhier prise, a des poils plein les oreilles, des pieds avec des oignons; elle est plus honnête que Mme Grélin. Elle est plus bête et plus laide aussi .<sup>30</sup>

Jacques est totalement dirigé par ses émotions; il aime madame Grélin, la femme soi-disant malhonnête, alors qu'il n'apprécie pas madame Toulhier, la femme que sa mère considère pourtant comme honnête femme. On voit bien que le jugement de Jacques l'enfant est au-dessus du bien et du mal ou de toute moralité sociale imposée par les adultes. Il est toujours un être aussi innocent que naturel et grâce à son intuition les choses sont aussi simples qu'évidente : il existe deux types de femmes : la femme autoritaire, méchante et laide, comme sa mère, et la femme indulgente, gentille et ravissante, qui est l'antithèse de sa mère à l'image de Madame Grélin.

C'est pour cela que l'énonciation accentue le contraste par l'usage des adjectifs et des superlatifs subjectifs d'appréciation pour exprimer toute la répugnance qu'il éprouve à l'égard de Mme Toulhier parce qu'elle partage les mêmes principes et pensées de sa mère. Tandis qu'il consacre une belle description à Mme Grélin car elle a un caractère différent de celui de sa mère; elle tapote et baisote les enfants et donne des caresses et des jouets à

---

<sup>30</sup> *JULLES Vallès, L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 10-11).

ses enfants; c'est pourquoi il la voit toujours belle et agréable parce qu'elle est aimable et affectueuse et ne ressemble en rien à sa mère. La façon de juger de l'enfant est d'avantage tranchante parce qu'elle ne procède pas de l'hypocrisie sociale, mais du simple distinguo entre les méchants d'une part qui punissent et les gentils qui savent jouer et récompenser de l'autre.

De cette critique épiègle de la réalité sociale, on passe à autre indication de l'appréhension enfantine de la réalité écologique cette fois-ci. Car le narrateur a un grand amour pour la nature, il adore la terre, l'eau, la boue, les cailloux, lesfeuilles, les pierres et mille une sensations visuelles et tactiles émanant de la nature. Il aime sentir ses odeurs et écouter les bruits de dehors : le vent, les oiseaux, l'eau qui coule et le fait de jouer librement avec des matières salissantes. C'est pourquoi il vit ses plus beaux instants pendant les vacances quand il va à Farreyrolles et quand il court et se salit dans la compagnie. Dans le chapitre ( Vacances ), il dit :

J'entre jusqu'au genou dans les sillons, à la saison du labourage; je me roule dans l'herbe au moment où l'on fait les foin, je piaule comme les cailles qui s'envolent, je fais des culbutes comme les petits qui tombent des nids quand la charrue passe.

Oh ! quels bons moments j'ai eus dans une prairie, sur le bord d'un ruisseau bordé de fleurs jaunes dont la queue tremblait dans l'eau avec les cailloux blancs dans le fond, et que emportait les bouquets de feuilles et des branches de sureau doré que je jetais dans le courant !...<sup>31</sup>

Où encore lorsqu'il dit : « *Je me plais qu'à nouer des gerbes, à soulever des pierres, à lier des fagots, porter du bois !* ». <sup>32</sup> Autant d'exemples confirment cette relation d'amour inconditionnel que l'enfant avoue à une nature riante : « *Ce que j'aime, c'est le soleil qui passe à travers les branches et fait des plaques claires, qui s'étalent comme des taches*

---

<sup>31</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 64).

<sup>32</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 65).

*jaunes sur un tapis; puis les oiseaux qui ont des pattes élastiques comme des fils de fer, avec une tête qui remue toujours ; -- et surtout cet air frais, ce silence! ».*<sup>33</sup>

On assiste avec lui aux sursauts de sa mémoire olfactive dans : « *J'aspire à plein nez des odeurs de nature : la marée, l'étable, les verges, les bois... »*<sup>34</sup>, à un déplacement de l'arche de Noé à l'univers champêtre qui est par l'excellence l'auxiliaire de sa rêverie dans : « *C'est l'arche de Noé en plein vent, déballée sur un lit de fumier, de paille et de feuillage. La fontaine claire vomit par la gueule de ses lions des nappes de fraîcheurs. »*.<sup>35</sup>

On remarque qu'il est très sensible envers la nature, il profite de chaque instant, et joue librement sans craindre de se salir ou se blesser, et d'être par conséquent réprimandé. C'est un bonheur indescriptible pour lui d'être en contact avec la nature. Tout bonnement, il se sent libre physiquement, émotionnellement et même cognitivement quand il dit : « *J'aime encore mieux l'odeur de Florimond le laboureur que celle de M. Sother, le professeur de huitième; j'aime mieux faire des paquets de foin que lire ma grammaire et rôder dans l'étable que traîner dans l'étude. »*.<sup>36</sup>

C'est dans la campagne que l'enfant découvre un véritable espace de jeu et reconquit la dimension ludique de son enfance confisquée à la ville auprès de ses parents. Il dévoile son instinct enfantin avec la narration de ces détails, et son besoin et droit d'aller patouiller et jouer dehors, courrir, grimper, explorer le monde extérieur et découvrir l'environnement est l'un des premiers pas vers le besoin de l'autonomie et de la liberté chez les enfants.

## **2. La narration comique des souvenirs d'enfance**

Écrire des souvenirs tyrannisés avec une voix comique, qui va jusqu'au rire et qui hausse jusqu'à la persistance et la permanence comique, confère à ce récit un caractère

---

<sup>33</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 84).

<sup>34</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 85).

<sup>35</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 86).

<sup>36</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 65).

original et intéressant : « *Quelle mâle gaieté, si triste et si profonde! Que lorsqu'on vient d'en rire on devrait en pleurer* ». <sup>37</sup> écrivait Alfred De Musset.

Le narrateur raconte une enfance mésirable d'une manière drôle et marrante, avec des effets comiques mais aussi avec un humour satirique et piquant, dirigés contre les vérités psychosociales de l'époque et les mœurs bien établies. La narration est une alternance de situations dramatiques et comiques qui résultent de la confrontation des personnages par le caractère, le vocabulaire et les mœurs.

Les souvenirs racontés par l'enfant sont tellement pénibles, au lieu d'évoquer la colère et la souffrance, il provoque le rire, et peignent les caractères avec un aboutissement naturellement comique. Dans *L'Enfant* on trouve tout ce qui peut susciter le rire à la manière de Molière : le comique de geste, de mots, de situation, de caractère et le comique de mœurs :

- Le comique de geste gagne plusieurs scènes surtout dans le chapitre "*La Famille*"; c'est quand le narrateur parle de sa tante :

Ma tante Mélie est muette, -- avec cela bavarde, bavarde!

Ses yeux, son front, ses lèvres, ses mains, ses pieds, ses nerfs, ses muscles, sa chair, sa peau, tout chez elle remue, jase, interroge, répond; elle vous harcèle de questions, elle demande des répliques; ses prunelles se délatent, s'éteignent; ses joues se gonglent, se rentrent; son nez saute! Elle vous touche ici, là, lentement, brusquement, pensivement, follement; il n'y a pas un moyen de finir la conversation. Il y faut être, avoir un signe pour chaque signe, un geste pour chaque geste, des reparties, du trait, regarder tantôt dans le ciel, tantôt à la cave... <sup>38</sup>

Ou encore quand il se promène dans le marché : « *Il y a un chaudronnier en train de taper sur du beau cuivre rouge...et qui fait « dzine, dzine », sur le carreau; chaque coup me fait froncer la peau et cligner des yeux.* ». <sup>39</sup> Et l'orsque le narrateur s'exerce théâtralement devant un miroir :

---

<sup>37</sup> ALFRED De Musset, *Poésies nouvelles "une soirée perdue"*, Édition de Charpentier, Paris, 1857, p. 163).

<sup>38</sup> *Op.cit*, *L'ENFANT*, p. 15).

<sup>39</sup> *Op.cit*, *L'ENFANT*, p. 55).

Mon rêve est de me faire décrotter un jour par Moustache [...] de tirer négligemment mon argent de ma poche en disant, comme font les messieurs qui lui jettent leurs deux sous :

Pour la goutte, Moustache!

Je n'y arriverai jamais; je m'exerce portant!

Pour la goutte, Moustache

J'ai essayé toutes les inflexions de voix; je me suis écouté, j'ai prêté l'oreille, travaillé devant la glace, fait le geste [...] chaque fois que je passe devant Moustache, je m'arrête à le regarder; je m'habitue au feu, je tourne et retourne autour de sa boîte à décrotter...<sup>40</sup>.

- le comique de situation : C'est quand le narrateur se met dans des situations ridicules et embarrassantes en jouant sur la surprise, le quiproquo, ou sur quelques aspects fictifs :

j'entrai dans la salle...

pour arriver du côté de ma classe, voilà un des sous-pieds qui craque, et la jambe du pantalon qui remonte comme un élastique : Mon tibia se voit, -- j'ai l'air d'être en caleçon cette fois; les dames, que mon cynisme outrage, se cachent derrière leur éventail...

Du haut de l'estrade, on a remarqué un tumulte dans le fond de la salle.

Les autorités se parlent à l'oreille, le général se lève et regarde : on demande le secret de ce tapage...

Tous les regards s'abaissent sur moi.

Il faut cependant que ce scandale cesse. Un ordre :

« Enlevez l'enfant aux cornichons! »

L'ordre s'exécute discrètement; on me tire de dessous la banquettes où je m'étais tapi désespéré...<sup>41</sup>

---

<sup>40</sup>*Op.cit*, *L'ENFANT*, p. 55, 56).

<sup>41</sup>*JULLES Vallès, L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 49).

Ou encore le quiproquo que la narrateur relate à propos de son premier amour pour Céline qui était une adulte et des représentations qui tourmentent tout enfant autour des questions de la sexualité et de la naissance des enfants :

– au moment où mlle Céline se maria, j'étais aveuglé par la passion.

Elle allait être la femme d'un autre! Elle me refusait, moi si pur. Je ne savais pas la différence qu'il y avait entre une dame et un monsieur, et je croyais que les enfants naissaient sous les choux.

Quand j'étais dans un potager, il m'arrivait de regarder; je me promenais dans les légumes avec l'idée que moi aussi je pouvais être père...

J'étais déjà grand : j'avais dix ans. C'est ce que je lui disais :

« N'épouse pas mon oncle! Dans quelque temps, je serai un homme : attends-moi, jure-moi que tu m'attendras! C'est pour de rire, n'est-ce pas, la noce d'aujourd'hui ? »

Ma jalousie veillait... Je sentis que j'étais perdu.

Je rentrai dans la salle du festin, et je bus pour oublier.

Je n'osais plus regarder l'oncle Joseph en face depuis ce temps-là. Cependant quand il vint nous voir... il ne fait aucune allusion à notre révérité, et me dit adieu avec la tendresse de l'oncle, et non la rancune du mari!<sup>42</sup>

Il faut dire que le quiproquo requiert ici chez l'enfant la particularité d'être victime d'un malentendu qu'il imagine lui-même en prétendant à l'amour de Céline en prenant son oncle pour son vrai rival.

Une autre scène fortuite montre l'enfant comme torturé par l'accoutrement que lui imposait sa mère et qui l'avait exposé à la curiosité d'un étranger, le narrateur ironise ainsi :

---

<sup>42</sup>JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 23).

Un jour, un homme qui voyageait m'a pris pour une curiosité du pays, et m'ayant vu de loin, est accouru au galop de son cheval. Son étonnement a été extrême, quand il a reconnu que j'étais vivant. Il a mis pied à terre, et s'adressant à ma mère, lui a demandé respectueusement si elle voulait bien lui indiquer l'adresse du tailleur qui avait fait mon vêtement « C'est moi », a-t-elle répondu, rougissant d'orgueil. Le chevalier est reparti et on ne l'a plus revu.<sup>43</sup>

- Le comique de mots : il se produit à partir des paroles ayant des effets comiques, et crée des façons de parler amusantes en employant des mots drôles, des figures de styles, la répétition de certaines formules; c'est surtout grâce au recours à la comparaison, et d'autres figures de styles comme la méthaphore ou l'hyperbole où les associations entre la réalité humaine et d'autres réalités suscitent le rire grâce à leur infantilisme :

- « *son nez à l'air d'une tomate écorchée* ». <sup>44</sup>
- « *j'ai l'air d'un poêle*. » <sup>45</sup>
- « *Ma mère m'a vêtu en charbonnier* ». <sup>46</sup>
- « *Il était gros comme une barrique et éssoufflé comme un phoque*. » <sup>47</sup>
- « *Son mollet ressmble, velu et cuit par la chaleur, à une patte de cochon grillé* ». <sup>48</sup>

Il emploie des mots drôles et des prononciations affectées d'oralité infantile et souvent ironique :

- « *Môssieu Vigtras, me crie-t-il* ». <sup>49</sup>
- « *Et moi, dont la lèvre tient toute la joue, je réponds :« Boui, boui* ». <sup>50</sup>

---

<sup>43</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 44).

<sup>44</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 10).

<sup>45</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 44).

<sup>46</sup> *Op.cit*, *L'ENFANT*, p. 45).

<sup>47</sup> *Op.cit*, *L'ENFANT*, p. 52)..

<sup>48</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 58).

<sup>49</sup> *Op.cit*, *L'ENFANT*, p. 320).

- « *La bête va l'amble ta ta ta, ta ta ta ! toute raide* ». <sup>51</sup>
- « *Hue donc ! Ho, Ho ! C'est Jean qui tire et fait virer le cheval* ». <sup>52</sup>
- « *mon père se tournait – pan – Nous nous cognons – nous nous relevons comme deux Guignols! – Encore un faux mouvement – pan, pan – c'est en mesure .* ». <sup>53</sup>

- Le comique de caractère : il expose des défauts humains, et force le trait dont il veut se moquer. Il fait résider le comique dans la personnalité, les manières, les vices, les manies et les défauts des personnages pour les tourner en ridicule par exemple dans ce passage il fait forcer l'intemperance de la mère de Jacques jusqu'au ridicule :

Elle murmure toujours des injures contre Legnagna; ce sont des ricanements, des cris : elle le blague et le bouscule de la voix, du geste, comme s'il était là : « Voulez-vous bien vous taire! Ah! Si vous m'aviez dit ce que vous lui avez dit! (Se tournant vers moi). Tu n'as pas de cœur t'être laissé traiter ainsi! Ah tu n'es pas le fils de ta mère!» <sup>54</sup>

- Le comique de mœurs : l'enfant peint les mœurs de son milieu avec un excès comique et ironique pour dénoncer leurs défauts; il ironise par exemple : la colère, la violence, la dureté et l'insensibilité envers les enfants, et montre les conséquences qui peuvent se produire comme : pousser les enfants à fuir de leurs familles, des problèmes émotionnels, comportementaux, ainsi que le désordre familial :

...il vaut mieux que nous nous séparions. De loin, nous ne nous querelleront pas. De près, il me haïrait!... Il me hait peut-être déjà! Mais c'est plus fort que moi ! [...] Ça vous tanne le cœur... On est cruel... J'ai été cruel.

---

<sup>50</sup> *JULLES Vallès, L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 319)

<sup>51</sup> *JULLES Vallès, L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 26).

<sup>52</sup> *Ibid*, p. 26).

<sup>53</sup> *JULLES Vallès, L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 94).

<sup>54</sup> *JULLES Vallès, L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 344).

- Comme moi, dit ma mère... Mais je lui ai dit un jour à Paris, je lui ai presque demandé pardon, et si tu avais vu comme il a pleuré!<sup>55</sup>

La narration comique est omniprésente dans cette histoire pour dédramatiser la brutalité et les souvenirs douloureux de l'enfance. Ceci provoque un décalge entre la réalité dramatique et la manière ludique de la rapporter. Au lieu d'offusquer, le narrateur fait rigoler face à un drame très sérieux qui est la maltraitance et la violence physique et morale envers un être hautement sensible « l'enfant ».

L'histoire portant sérieuse est racontée dans un discours moins ou souvent non sérieux. Il ne faut pas oublier que le contexte sociohistorique du XIXe siècle était Molière et le romantisme favorable à ce genre d'énonciation qui prône le mélange des tonalités affectives allant du sublime au grotesque. Ce sont tous des enjeux du comique quand il contraste avec le grave et tente de l'associer à l'humour, et quand il pénètre dans un territoire moral et tourne en dérision des choses ignobles.

À travers le comique, le narrateur nous persuade que le caractère plaisant et humoristique peut sévir pour gêner, pour discuter certains sujets graves et aborder des faits douloureux. En donnant sa vie en spectacle vise à faire déranger, effrayer et critiquer les vices sous le châtement du rire. Ici la parodie et le comique s'inscrivent dans la filière de Rabelais et de Molière pour lesquels : « *les spectacles du Comique sont un miroir grossissant, ils en disent plus sur notre société contemporaine que ne sauraient le faire philosophes, écrivains, sociologues, etc.* ».<sup>56</sup>

### **3. L'imagination enfantine**

L'histoire de Jacques est racontée selon une vision réaliste, il représente la réalité avec une illusion complète du monde réel mais à certains moments il intègre des expressions qui manifestent le merveilleux. Il s'imagine de temps à autre en train de

---

<sup>55</sup>JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 402).

<sup>56</sup>Renaud Pasquier, *Le Comique*, in Labyrinthe atelier interdisciplinaire, disponible sur : <https://journals.openedition.org/labyrinthe/3982>

satisfaire ses désirs et ses souhaits réprimés. C'est pourquoi, il se réfugie dans ses rêveries qui l'invitent à la contemplation, la lecture ou son fantasme.

Pour sortir et s'échapper de sa tristesse, et du malaise de certaines situations difficiles, Jacques imagine et invente un autre univers (qui ne perturbe pas l'intrigue principale du récit) qui lui permet de dépasser la peine et la dépression à partir des descriptions cynique, comique, l'infiltration du merveilleux : « *Ma mère m'a vêtu en charbonnier [...] mais à ma vue, les petites filles ont poussé des cris, des femmes se sont évanouies, l'apparition de ce nain, qui roulait à travers ces robes fraîches, parut singulière à tout le monde.* ».<sup>57</sup>, et « *c'est qu'on me met un tablier comme à une bonne [...] l'on m'aperçoit à travers une porte, frottant, essuyant et lavant, dans mon costume de Cendrillon* ».<sup>58</sup> Ou à travers l'identification à des héros aventuriers imaginaires des livres qu'il a lus auparavant comme le Capitaine Cook, Robinson Crusoé, La Vie de Cartouche, et les Contes de Chanoine Schmid : « *j'étais capable de déshonorer le nom de mon père pour pouvoir lire, parce que j'avais la passion des voyages et des aventures* ».<sup>59</sup>

Il voyage et fait des aventures par la lecture et à travers son imagination. Il rejoint l'idée de la rêverie comme source de détente et de satisfaction. Nous nous sommes familiarisés avec Freud sur les bienfaits de la rêverie. Quand il était atteint lui-même d'une profonde tristesse et d'une dépression, il découvrait le pouvoir de guérison de l'imagination et du rêve, et en fit d'elle l'une des ses plus importantes alliées : « *fantasmes sont des satisfactions de désir, issues de la privation et de la nostalgie* ».<sup>60</sup> Bachelard s'intéresse plus tard à la technique du rêve éveillé et dirigé à travers l'imagination comme processus thérapeutique : « *Il s'agissait d'alléger, par la suggestion d'images heureuses, l'être alourdi par ses défauts, endormi en son ennui de vivre.* ».<sup>61</sup> et selon les mots de Edmund Husserl : « *Rêver, ce n'est pas fermer les yeux mais les ouvrir sur ce que, de jour, nous cherchons à fuir, ou n'osons pas avouer.* ».<sup>62</sup>

---

<sup>57</sup> *Op.cit, L'ENFANT*, p. 45- 46).

<sup>58</sup> *JULLES Vallès, L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p.128).

<sup>59</sup> *JULLES Vallès, L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 124).

<sup>60</sup> SIGMUND Freud, *Névrose, psychose et perversion*, Édition de Puf, Paris, 2010, 320 pages.

<sup>61</sup> GASTON Bachelard, *La flamme d'une chandelle*, Édition de PUF, Paris, 2015, p. 14-15.

<sup>62</sup> Psy à Paris, *Les rêves en philosophie et sociologie*, in interprétation et compréhension oniriques, disponible sur : <https://psyaparis.fr/reve-philosophie-sociologie/>

La rêverie est un monde dont la fonction première est de compenser le manque ; où l'imagination s'autorise tout. Comme tout enfant le petit Jacques est être rêveur. Mais c'est dans les moments difficiles qu'il s'ouvre à la rêverie, et les punitions qu'on lui fait subir, deviennent un moment d'évasion où son cœur d'enfant *robinsonne* dans les livres. C'est ainsi qu'il s'imagine devenir Robinson Crusé:

... J'ai été puni un jour(...) -- Je suis cause de la topette cassée, de la bosse qui gonfle... Le pion s'est fâché.

Il m'a mis aux arrêts; -- il m'a enfermé lui-même dans une étude vide, a tourné la clef, et me voilà seul entre les murailles sales, (...) Dans une fente un livre (...) je tiens le volume et je regarde le titre :

ROBINSON CRUSOÉ

Il est nuit.

Je m'aperçois tout d'un coup. Combien y a-t-il de temps que je suis de ce livre?—quelle heure est-il?

Je ne sais pas, mais voyons si je puis lire encore! Je frotte mes yeux,(...) J'ai le coup brisé, la nuque qui me fait mal, la poitrine creuse; je suis resté penché sur les chapitres sans lever la tête, sans entendre rien, dévoré par la curiosité, collé aux flans de Robinson, pris d'une émotion immense, remué jusqu'au fond du cœur; et en ce moment là-bas un bout de corne, je fais passer dans le ciel tous les oiseaux de l'île, et je vois se profiler la tête longue d'un peuplier comme le mât d'un navire de Crusé! Je peuple l'espace vide dans mes pensées, tout comme il peuplait l'horizon de ses craintes; debout contre cette fenêtre, je rêve à l'éternelle solitude et je me demande où je ferai pousser du pain.

La faim me vient : j'ai très faim.

Vais-je être réduit à manger ces rats que j'entends dans la cale de l'étude? Comment faire du feu ? J'ai soif aussi. Pas de bananes! Ah! lui, il avait des limons frais! Justement j'adore la limonade!

Clic, clac! on farfouille dans la serrure.

Est-ce Vendredi? Sont-ce des sauvages ?<sup>63</sup>

Il fait de la lecture une véritable expérience de la solitude. Bien que le petit ait mal dans son corps, il ignorait toutes ses douleurs en rêvant de l'île, du navire, du ciel, des oiseaux et tout ce qu'il aime. Il se libère ainsi en s'évadant et en transformant la brutalité du réel en une aventure extraordinaire. Il en fit de ce livre une source d'inspiration pour son imagination. De plus, Jacques aimait les promenades en ville parce qu'il fuit toutes les exigences de ses parents et vit dans son propre monde, le monde de ses désirs d'enfant :

Les articles de pêche se vendaient à Pannesac.

Tout ce qui avait des tons vifs ou des couleurs fauves, gros comme un pois ou comme une orange, tout ce qui était une tache de couleur vigoureuse ou gaie, tout cela faisait marque dans mon œil d'enfant triste, et je vois encore les bouchons vernis de rouge et les belles lignes luisantes comme du satin jaune.

Avoir une ligne, la jeter dans les frais des rivières, ramener un poisson qui luirait au soleil comme une feuille de zinc et deviendrait d'or dans le beurre!

Un goujon pris par moi!

Il portait mon imagination sur des nageoires.

J'allais donc vivre du produit de ma pêche; comme les inslaïres dont j'avais lu l'histoire dans le voyages du Capitaine Cook.

---

<sup>63</sup> *JULLES Vallès, L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 118-119)

J'avais lu aussi qu'il faisait des vitres à leurs huttes avec de la colle de poisson, et je voyais le jour où je placerais les carreaux, à toutr les fenetres de ma famille; je me proposais de fratter tout ce qui « mordait » et de mettre ce résidu d'écaille et de fiente dans ma grande poche.<sup>64</sup>

Dans ce monde de privation, Jacques transforme ses désirs de pêcher en un rêve qu'il vit par procuration à travers les héros de ses lectures. Les articles de pêche offre à ses yeux tout à monde féérique en couleurs. L'identification de Jacques à ces personnages « insulaires » n'est pas seulement admiratrice, mais ils le fascine parce qu'ils se sont échoués loin de la société des hommes. La pêche et la prise magique d'un goujon lui permettaient de les imiter et de vivre comme eux sur des îles imaginaires. D'ailleurs le poisson est le symbole de la vitalité et de la renaissance. Pêcher c'est donc renaître et vivre plus autonome, se résout l'enfant : « *J'allais donc vivre du produit de ma pêche* ».

---

<sup>64</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 39-40).

## **Chapitre III**

### **Les fonctions sociales de l'énonciation ironique**

Dans ce chapitre nous tenons compte des intentions du narrateur à travers son mode énonciatif par lequel il vise à critiquer le modèle éducatif au sein des institutions sociale du XIXe siècle, à savoir la famille traditionnelle et l'école.

## **1. La dérision des personnages : une critique des mœurs sociales**

Jacques grandit dans un milieu qu'il décrit comme féroce et cruel, il a vécu une enfance tourmentée car il a été la plupart du temps, brutalisé par tous les membres les plus proches de son entourage : ses parents, ses professeurs, les pions à l'école, ses camarades... C'est pourquoi, il sent une vive répugnance envers la société à laquelle il appartient. Pour cet enfant, la société est dur à supporter avec ses méthodes d'éducatons sévères, et ses valeurs rétrogrades : comme l'arrogance et le sentiment de colère et de dégoût envers les plus faibles, la privation d'indépendance et l'abus de la force des adultes sur les plus petits. Dès le début, le décor est planté : un enfant maltraité, ridiculisé et éduqué par et dans la violence. Il accepte ce sort, trouvant normal de recevoir des coups de fouets parce que les parents sont sacralisés et leur autorité est indiscutable. Ce récit est un témoignage de la violence sur les enfants, et de la dure éducation de l'époque :

Mon père peut me faire pleurer et saigner pendant toute ma jeunesse ; je lui dois l'obéissance et le respect. Les règles de la vie de famille lui donnent droit de vie et de mort sur moi. Je suis un mauvais sujet après tout ! On mérite d'avoir la tête cognée et les côtes cassées, quand au lieu d'apprendre les verbes grecs, on regarde passer les nuages, ou voler les mouches.<sup>65</sup>

L'histoire de Jacques est celle d'une victime de l'enfer social, il montre le réel sordide de l'école et la société et surtout de l'injustice du système éducatif des enfants. La scène où il est oublié dans une salle de punition sale et froide par un pion, et la mort de la petite Louissette sous les coups de fouets de son père, dévoile les sévices des pratiques éducatives de la société du XIXe siècle.

---

<sup>65</sup> *JULLES Vallès, L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 174).

Accablé par son éducation répressive, par sa mère tyrannique, abusive et obsédée par les normes de la morale sociale et la bienséance, et par la discipline que lui impose son père instituteur. Il garde de lui le souvenir de l'exactitude et de la rigueur représentative du système scolaire oppressif.

À travers les portraits caricaturaux qu'il fait des personnages familiaux de son enfance, le narrateur propose un reflet indirect des réalités sociales et une critique avant-gardiste du modèle éducatif traditionnel fondée sur la rigueur et l'obéissance. Il s'agit d'une de situations sociales qu'il interprète avec un décalge et humour sarcastique, il juge un système pédagogique sérieux par le non-sérieux.

Grâce à son mode énonciatif ironique qui comporte une double énonciation et par les formes d'humour qu'il adopte, le narrateur parvient à viser à travers les caractères des personnages, les institutions de l'enseignement et leurs pratiques, la sclérose des traditions et la structure de la société, similaire de ce que Pierre Bourdieu qualifie de « vieillissement social » à propos *L'Éducation sentimentale de Flaubert*. Chaque personnage s'expose ainsi à une forme particulière de jugement : la mère, le père, les institutions éducatives, les paysans.

### **1. 1. Mme Vingtras La mère de Jacques**

Une paysanne sans nom, illettré et inculte. Elle est décrite comme une femme désagréable et sans affection. Une mère toxique, intrusive qui empoisonne la vie de son fils : « *ma jeunesse s'éveille, ma mère dort. ... Ma jeunesse s'éteint, ma mère est éveillée !* ». <sup>66</sup> Cette très belle antiphrase disqualifie complètement la mère qui s'opposait de l'épanouissement de son enfant. Elle l'a privé de mener une existence autonome, et exerce un contrôle maladif sur lui qui va jusqu'à la violence.

Son comportement excessif et intraitable fait d'elle une personne agaçante, d'un caractère ridicule et comique autant sur le plan physique et moral :

---

<sup>66</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 234).

Nous arrivons à Saint-Étienne [...] Ma mère fouille la place d'un œil qui lance des éclairs; elle va et vient, se mord les lèvres, se tord les mains, fatigue les employés des questions éternelles. On lui demande si elle veut entrer ou sortir, se tenir dans le bureau ou sur le pavé, si elle persistera longtemps avec ses malles à encombrer la porte. « J'attends mon mari qui est professeur au lycée. » Ils ont l'air de s'en moquer un peu !<sup>67</sup>

Ou encore :

L'achat du pot provoque un grand désordre sur la place du marché. Ma mère prend les pots et les flaire comme du gibier; elle en remue bien une centaine avant de se décider, et voilà que les jardiniers commencent à se fâcher ! – elle a dérangé les étalages, troublé les classifications, brouillé les familles; un botaniste s'y perdrait ! On l'insulte, on a des mots grossiers pour elle – et même pour son fils.<sup>68</sup>

Ses gaffes et actions maladroites, sont source de sa grotesquerie et de ses humiliations publiques. La scène de la soirée chez monsieur David, elle met son mari dans une position embarrassante pour le gêner devant ses collègues et pour se venger de lui :

Tout se gâte. Mon père – Antoine – n'a pas voulu aller dans le monde avec ma mère. La soirée de la bourée lui a complètement tourné la tête [...] les querelles s'enveniment [...] Ma mère se venge en l'injuriant [...] Le samedi suivant, il s'habille sans mot et va en soirée sans elle. Le samedi d'après, même jeu, mais à minuit ma mère vient me réveiller. « lève-toi, tu vas aller attendre ton père à la porte chez monsieur David et quand il sortira tu crieras : *La la, fouchtra !* J'arriverai, tu nous laisseras.» J'ai crié : *La la, fouchtra !* j'ai eu tort. Elle lui fait une scène devant tout le monde, tout haut disant qu'il laisse mourir sa famille de faim pour courir les bals [...] Le monde s'amasse, mon père veut glisser sous une

---

<sup>67</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 92-93).

<sup>68</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 77-78).

voiture, s'é gare entre les jambes des chevaux. Il faut le tirer de là-dessous. Il reparaît enfin ; son chapeau de soirée est écrasé et a l'air d'un accordéon. Ma mère lui prend le bras comme ferait un sergent de ville. « Viens, mon enfant, ajoute-t-elle, en me parlant avec des larmes. Viens, dis lui que tu es son fils ! ». <sup>69</sup>

La mère Vingtras par ses manies et ses manières exagérés, présentant un trait caricatural qui démasque et dénonce la réalité sociale. C'est une parodie de la figure maternelle qui facilite ainsi dire le rappel préventif du refoulement.

## 1.2 Le père Antoine Vingtras

Surveillant d'une école puis un professeur, il est aussi d'origine paysan. Insensible et aussi brute envers son fils, incapable de lui donner son soutien face à la tyrannie de sa femme et de ses collègues. Il use volontiers de la violence sur son fils quand il était son élève pour ne montrer à son égard aucun favoritisme:

Mon père m'a souvent cogné la tête contre l'angle, quand je regardais le ciel par la fenêtre au lieu de regarder dans les livres. Je ne l'entendais pas venir, tant j'étais perdu dans mon rêve, et il m'appelait « fainéant », en me frottant le nez contre le bois.

C'est sensible, le nez. On ne sait pas comme c'est sensible.

J'avais fait un jour une entaille dans ce pupitre. Il m'en est resté une cicatrice à la figure, d'un coup de règle qu'il me donna pour me punir. <sup>70</sup>

Il s'agit-là d'une caractérisation indirecte du père qui abusait de son double autorité sur lui aussi bien filiale que professionnelle. L'image du père et ses actions sont exclusivement associées aux agressions physiques et verbales qui ne suscitent chez l'enfant

---

<sup>69</sup> *JULLES Vallès, L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p.274-275-276)

<sup>70</sup> *JULLES Vallès, L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 219.

qu'une réaction ironique. La métonymie du nez déplace toute la violence sur cette partie ultrasensibles du corps infantile. Elle relativise ironiquement la violence et fait allusion au nez hyperbolique de Cyrano sur lequel est déplacé le drame.

La figure du père fait référence à la férocité du système scolaire, qui avoue lui-même que ce métier lui a durci le cœur. Elle condense à l'extrême par l'image du croquemitaine qu'elle devient l'ensemble des pratiques répressives au sein des écoles en n'épargnant même pas l'enfant/élève de son maître de père : « *Ce professorat a fait de moi une vieille bête qui a besoin d'avoir l'air méchant, et qui le devient, à force de faire le croquemitaine et les yeux creux...* ».<sup>71</sup> La métaphore du croquemitaine qui associe la réalité du père à la réalité effrayante de ce monstre imaginaire pour les enfants, réussit de le montrer sous cet aspect mais en le ridiculisant davantage.

### **1. 3. Les tyrans de l'institution scolaire**

Le père couronne la tête de par sa fonction de professeur. Ces institutions dans ce récit sont : l'école, le collège, le lycée et la pension Legnagna. Dès le début l'auteur dédie à d'éventuels écoliers tyrannisés son roman. Il adopte un ton léger et décalé pour servir sa première critique dédiée à l'école : « *À TOUS CEUX qui crevèrent d'ennui au collège [...] qui, pendant leur enfance, furent tyrannisés par leurs maîtres [...] Je dédie ce livre.* » C'est à partir de ce point que le narrateur engage la raillerie romanesque sur son parcours scolaire.

D'abord, il décrit son collège comme une prison qui ouvre sur une rue obscure. Il montre que c'est un lieu de souffrance et de solitude pour lui et avoue qu'il était maltraité. Ensuite sur le chapitre du Lycée ; il raconte comment il était humilié, violenté, méprisé et enfermé par son père le professeur, et d'autres professeurs, le pion, et même par ses camarades de classe. Ainsi dans la pension Legnagna; Jacques n'échappera pas aux insultes et au mauvais traitement. Sans oublier son accoutrement d'écolier qu'il trouvait clownesques et ridicule :

---

<sup>71</sup>JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 402)..

J'ENTRE en quatrième. Professeur Turfin. Il a été reçu le second de l'agrégation ; il est le neveu d'un chef de division [...] Il a du mépris pour les pions, du mépris pour les pauvres, maltraite les boursiers et se moque des mal vêtus. Il fait rire les autres à mes dépens ; je crois qu'il veut faire rire de ma mère aussi. Je le hais... On m'accorde des *faveurs* en ma qualité de fils de professeur. Externe, je suis puni comme un interne. Toujours en retenue. Je ne rentre presque jamais à la maison. On m'apporte du réfectoire un morceau de pain sec. « De cette façon, on lui donne à déjeuner pour rien, je sauve encore une ratatouille à la mère Vingtras. » C'est Turfin qui parle ainsi à quelque collègue qui sourit ; il le dit assez loin de moi à demi-voix, mais il veut, je crois que je l'entende. [...] j'ai l'air de rire ! Je pleure. Que de sanglots j'ai étouffés pendant qu'on ne me voyait pas !<sup>72</sup>

Ou encore :

Mon père était donc professeur de septième [...] J'étais dans sa classe. Jamais je n'ai senti une infection pareille. Cette classe était près des latrines, et ces latrines étaient les latrines des petits ! Pendant une année j'ai avalé cet air empesté. On m'avait mis près de la porte parce que c'était la plus mauvaise place, et en ma qualité de fils de professeur, je devais être à l'avant-garde, au poste du sacrifice, au lieu du danger...<sup>73</sup>

Et aussi :

A côté de moi, un petit bonhomme qui est devenu un haut personnage, un grand préfet, et qui à cette époque-là était un affreux garnement, fort drôle du reste [...] Chaque fois que je le voyais préparer une farce, je tremblais [...] c'était moi qui la gobais ; c'est-à-dire que mon père descendait tranquillement de sa chaise et venait me tirer les oreilles, et me donner un ou deux coups de pieds, quelquefois trois. [...] Je tenais bien que mal ma place (empoisonnée) dans ce milieu de moutards malins tout

---

<sup>72</sup>JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 169-170).

<sup>73</sup>JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p.113).

disposés à faire souffrir le fils du professeur de la haine qu'ils portaient naturellement à son père.<sup>74</sup>

On constate que, ces institutions scolaires ont eu un impact négatif sur le petit Jacques. Ce dernier dénonce directement et/ou indirectement plusieurs pratiques et traditions autant figées que dangereuses. Les relations humaines à l'école, entre les élèves eux-mêmes, ou les élèves et leurs maîtres étaient du moins puisse dire inhumaines. Les sévices physiques étaient admis, les brutalités langagières une pratique généralisée, et toutes les formes d'harcèlement étaient perçues comme normales parce qu'elles ne sont que le prolongement de l'éducation des enfants au sein du modèle familial traditionnel.

La critique est autant dirigée contre les méthodes directes appliquées à cette époque. Des méthodes fondées essentiellement sur une relation frontale de transmission du savoir entre maître autoritaire et élève soumis. D'ailleurs ces derniers mots n'ont plus leur place dans la terminologie didactique moderne qui les a remplacés par le couple enseignant/apprenant. Le récit de l'enfant ne fait que dévoiler l'atrocité des institutions scolaires et leur système éducatif. Mais il faut signaler dans le contexte d'écriture de *L'Enfant* qui est un roman autobiographique, deux faits avérés : en premier lieu, cette entreprise romanesque ne constitue pas une critique en règles de l'école et ses méthodes, mais une expérience personnelle de l'auteur qui le situe très *en avant* par rapport aux réformes modernes de l'école européenne qui ne seront mise en place qu'après la deuxième guerre mondiale.

Au second lieu, on ne peut négliger l'aspect psychologique de cette entreprise à effet thérapeutique. Témoigner de ce qui est grave de manière légère, a été pour l'auteur une forme de thérapie. L'écriture serait probablement non seulement un moment de défoulement, mais celui de la guérison. Elle est la preuve que l'enfant ne souffre d'aucun refoulement et que la régression à l'enfance n'a engendrer que rire et sarcasme. Le triomphe de l'écriture ironique sur les traumatismes de l'enfance est à saluer quant à son adaptation à l'univers non sérieux de l'enfant et à son langage déroutant.

---

<sup>74</sup>JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p. 113-114-115).

## 1. 4. Les paysans

Les paysans sont pour Jacques un exemple de liberté et d'humanité, il trouve dans leur champ social la faculté d'agir librement, et la situation d'une collectivité en communion sans aucune hiérarchisation des relations. C'est pourquoi, il voudrait être un ouvrier parce qu'il cherche se déterminer par soi-même, et à obtenir son autonomie selon ses propres envies et rythmes, loin de son monde codifié et appauvri humainement.

L'enfant a connu les plus beaux moments de son enfance à Farreyrolles ou à Saint-Étienne avec des paysans ou avec des ouvriers. Il a senti avec eux tous les plaisirs de la vie simple, d'une condition modeste et dont les manières et les goûts ne dénotent aucune prétention : « *ils mangent en bavant, ouvrent la bouche en long ; ils se mouchent avec leurs doigts, et s'essuient le nez sur leurs manches [...] Ils rient comme de gros bébés ; quand ils éclatent, ils renâclent comme des ânes ou beuglent comme des bœufs [...] je les aime tant.* ».<sup>75</sup> L'enfant aime et apprécie surtout les manières grotesques qui contrastent avec les fausses bonnes manières qu'on a cherchées à lui inculquer au sein de sa famille et à l'école. Leurs mœurs représentent à ses yeux l'expression spontanée de la liberté : une vie qui ne dépend de personne, qui n'est pas sous la dépendance des règles. Dans l'espace rural, il n'est pas enfermé ou puni, et il agit sans contrainte et avec toute la liberté de décider et d'agir :

C'est une vie nouvelle, -- il n'est jamais là, je suis libre, et je vis au rez-de-chaussée avec les petits du cordonnier et ceux de l'épicière. J'adore le poix, la colle, le tire-fil : j'aime à entendre le tranchet passer dans le gras du cuir et le marteau tinter sur le veau neuf et la pierre bleue. [...] Je respirais dans cette atmosphère de poivre et de poix, une odeur de joie et de santé ; ils avaient la main noire, mais le cœur dessus [...] Ils me donnaient l'envie d'être ouvrier aussi et de vivre cette bonne vie où l'on n'avait peur ni de mère ni des riches.<sup>76</sup>

---

<sup>75</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, p 62-63).

<sup>76</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, ( p. 100-103).

Jacques décrit ses sensations d'enfants dans cet univers où il connaît le bonheur d'être libre et une « bonne vie » respirant la joie et la santé. Ce sont tous ses sens qui ont respiré et gardé au fil du temps des beaux souvenirs de la vie champêtre. Ces séjours à la campagne et auprès de cœurs simples, lui permettent non seulement de se ressourcer du jeu et de la liberté desquelles on le prive à la ville, mais ils ouvrent très tôt ses yeux d'enfant sur cet univers de la joie qui contraste avec le modèle effrayant des mœurs petites bourgeoises.

## **2. De la dérision des situations sociales**

Ce récit est un récit très sensible au monde de l'enfant, car il décrit d'une manière distante ( distance de l'âge de l'énonciateur et de l'énonciation ironique qu'il adopte) les sévices qu'il a subis étant enfant avec des tonalités comiques et ironiques. C'est un récit qui prend en dérision : les personnages, mœurs et situations. Il reflète indirectement ( ironiquement) une image malheureuse d'un enfant brutalisé. Le narrateur de *L'Enfant* qui est le personnage lui-même dénonce sans cesse les abus de l'autorité qui sont pour lui : ses parents qui représentent pour lui la tyrannie familiale, et les agents de l'école qui représentent le système éducatif. Grâce à une énonciation détachée, il dénonce certains aspects pathétiques de la réalité sociale, sans laisser paraître sa réprobation directe ou une quelconque haine envers son milieu.

S'exprimer avec un mode ironique et sarcastique pour présenter un monde ou pour peindre un milieu, laissant engendrer un doute sur la vraie intention de la personne qui raconte, car l'ironie est une énonciation floue et non assumée, qui peut déguiser soit un compliment, soit un blâme. Et dans le cas de Jacques elle est utilisée comme une stratégie de défense ; pour dédramatiser sa situation sur un ton positif et enjoué, et pour démasquer l'absurdité de certaines réalités :

Quand je rentre dans la salle, on commence à croire à une mystification.

Tout à l'heure j'avais l'air d'un léopard, j'ai l'air d'un vieillard maintenant. [...] Le bruit se répand, dans certaines parties de la salle, que je suis le fils de l'escamoteur qui vient d'arriver dans la ville et qui veut

se faire remarquer par un tour nouveau ; heureusement on me connaît, on connaît ma mère [...] Adossée à cette salle étais l'estrade avec le personnel de la baraque, je veux dire du collège : - Monseigneur au centre, le préfet à gauche, le général à droite, galonnés, teintés de violet, panachés de blanc, cuirassés d'or comme les écuyères du cirque Bouthors. Il n'y avait pas de chameau, malheureusement.

Je crus voir un éléphant ; c'était un haut fonctionnaire qui avait la tête, la poitrine, le ventre et les pieds couleur d'éléphant.<sup>77</sup>

La scène de la distribution des prix tourne à une scène de cirque. Elle entraîne une moquerie animalesque sur plusieurs personnages, d'abord il se moque lui-même et de sa situation en se comparant à un léopard à cause de ses habits. Il se compare à un vieillard dont l'image n'est qu'un miroir qui reflète le vieillissement de ce genre de rituel social. Puis, il tourne en dérision le personnel du collège, pour fustiger le dysfonctionnement de l'éducation et de la scolarité. D'ailleurs un haut fonctionnaire apparaît à ses yeux comme un éléphant. Tous ceux présents étaient des animaux de cirque. Ici la raillerie puise sa vigueur de l'image de l'animalité, qui s'incarne dans la comparaison avec des êtres sauvages. C'est une critique indirecte et dissimulée du monde scolaire. Mais il manquait à ce cirque imaginaire son esprit de la gaieté. Tourner en moquerie des personnes, ou des situations avec une manière comique ou ridicule en utilisant l'ironie, peut être mordant, cruel et non facile à déchiffrer :

- Mais alors, si mon père a gagné de l'argent, pourquoi ne pas lui avoir payé ma pension au prix des autres, quand je vous ai écrit qu'il m'insultait et que j'étais si malheureux ?

- Des insultes, des insultes ? – Eh bien, après ? Est-ce que tu t'en portes plus mal, dis, mon garçon ? Nous aurons toujours épargné trois cent francs, et tu seras bien content de les trouver après notre mort.[...] Ce n'est pas lui qui les aura ! »

Elle rit et tape sur sa poche.

---

<sup>77</sup> JULLES Vallès, *L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, (p. 50/51).

« Il faut faire comme ça dans le monde, vois-tu ; maintenant que tu es grand, tu dois le savoir. Crois-tu par hasard qu'il t'a pris pour tes beaux yeux et pour nous faire la charité ? Non, on t'a pris comme une bonne vache, tu ne vèles pas comme ils veulent [...] Le raisonnement que vient de me tenir ma mère, l'argument de la vache, m'a ôté des scrupules, m'a frappé.

Cette vache...c'est vrai ! Ils ne m'ont pas pris pour mes beaux yeux, bien sûr !<sup>78</sup>

Ici l'argument maternelle de la vache couvre bien les sarcasmes de l'enfant. L'image de la vache utile qui met bas, est utilisée pour dénoncer un aspect ridicule : le rapport de cette société à l'individu et à l'argent, car l'argent accorde une puissance économique, un pouvoir social et des valeurs humaines qui sont notamment : l'acceptation, la considération, l'accueil, l'appréciation, mais seulement si on est utiles comme une vache qui vèle.

Et ici Jacques appartient à une famille pauvre qui n'a pas assez d'argent pour sa pension, donc il est offensé, humilié et déshonoré par le maître de cette pension, car sa famille ne possède pas un pouvoir économique, donc il est déprécié, diminué et situé au bas de l'échelle sociale. Par son sarcasme, il expose des vérités du milieu social en décrépitude, et tourne en dérision des aspects moraux, qui relève des règles et des conduites pratiquées dans sa société.

---

<sup>78</sup> *JULLES Vallès, L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, ( p. 342-343-344).

## **Conclusion**

Ce présent travail avait pour but de répondre à la question : Si les souvenirs d'enfance font l'essentiel du récit autobiographique, comment l'auteur raconte dans la légèreté les siens aussi pesants soient-ils ?

L'analyse de notre œuvre montre la représentation des souvenirs douloureux avec un discours aussi humoristique qu'ironique. L'histoire de *L'Enfant* est une histoire subtile, qui présente la souffrance enfantine résultant des institutions familiales, scolaires et sociales.

Jacques raconte ses afflictions avec un accent peu pesant, peu grave en adoptant un humour agrémenté d'ironie et de sarcasme. Un humour qui s'élève dans la moquerie ridicule et la raillerie qui coince le lecteur dans une autocontestation entre le rire et les larmes, entre l'hilarité et le sérieux. Il apparaît comme un moyen de détente qui permet de purger les tensions gênantes, et les refoulements de l'enfance.

Vallès se sert de l'humour à la manière de Molière, pour mettre en question les allures adoptées au XIXe siècle, il s'appuie sur un langage ironique et satirique pour produire une vive critique, en jugeant les personnes et les situations en relevant surtout leurs défauts. À travers le petit Jacques, il raconte la souffrance que subissent les enfants de cette époque et comment ils deviennent victimes de certains principes éducatifs rétrogrades. Il s'agit d'une dénonciation indirecte d'un mode de vie : il utilise des effets de grossissement, de rabaissement, les imitations qui font rire, il dit le contraire de ce qu'il pense, il se sert de l'hyperbole, la comparaison, la métaphore pour pousser à l'extrême sa raillerie, et pour créer une arme argumentative vigoureuse. Il fait apparaître les aspects absurdes d'une façon comique et plaisante pour critiquer avec une moquerie et non de façon agressive et directe. Il veut faire réfléchir et réagir sur les défauts humains et non pas choquer ou offusquer. Cependant il emploie l'amusant pour mieux faire passer son intention.

C'est donc l'essentiel des astuces de style, les figures de rhétorique de l'humour et le sarcasme dont se sert Vallès. Tenons également compte de ses intentions, il souligne les rapports entre le style, le mode narratif, et l'idéologie et explique les liens entre le mode d'expression et sa pensée. L'humour renvoie au léger des situations difficiles pour mettre en question une forme d'esprit sociale et culturelle. Il part d'une réalité sordide : la maltraitance enfantine condamnée de manière humoristique.

En plus l'humour n'est pas seulement une manière de critiquer dans ce texte, mais aussi un moyen d'autodérision, le narrateur se fait prendre lui-même en dérision et rit de ses propres maladroites pour détendre l'atmosphère de ses situations et les rapporter avec légèreté. C'est-à-dire qu'il s'agit d'un outil d'apaisement que seule la plaisanterie pourrait surpasser. Quant à l'ironie, elle est représentée comme une forme d'expression subjective, qui véhicule la présence de deux voix, non seulement le contraire de ce qu'on pense, mais dans le cas de *L'Enfant* une voix adulte celle de l'auteur qui délègue à une voix enfantine de se raconter. Elle permet ainsi au narrateur de mieux livrer ses pensées, son état d'esprit qui évolue au fil des événements et du récit.

L'auteur donne à son texte une véritable profondeur psychologique lorsqu'il s'attarde sur la rêverie enfantine, et son regard imaginaire le plus enfuie qui implique le merveilleux, la fantaisie et le rêve. Mais il met l'accent aussi sur l'importance du jeu comme activité totale chez l'enfant et son épanouissement dans l'espace champêtre qui contraste avec son univers social contraignant.

Nous pouvons conclure que l'auteur raconte avec légèreté des souvenirs d'enfance bien lourds dans un récit autobiographique, pour engager une dénonciation avant-gardiste à l'oppression enfantine et aux injustices sociales. Nous estimons avoir donné un aperçu assez modeste sur le fonctionnement de l'humour et le sarcasme dans ce récit autobiographique. Ce travail pourrait susciter d'autres perspectives par rapport à l'humour et amener à développer d'autres problématiques pour aller plus loin au niveau des études des textes littéraire.

## **Bibliographie**

## Corpus d'étude :

*JULLES Vallès, L'ENFANT*, Edition du Le livre de poche-Classique, Paris, 1972, 434 pages.

## ouvrages et références électroniques :

1. ALFRED De Musset, *Poésies nouvelles "une soirée perdue"*, Édition de Charpentier, Paris, 1857
2. ÉRIC Smadja, *Le rire*, Édition de PUF, Paris, 2011
3. GASTON Bachelard, *La flamme d'une chandelle*, Édition de PUF, Paris, 2015
4. La Toupie, *Biographie de Jules Vallès* "Toupinoscope" Les biographies de la Toupie, disponible sur : <https://www.toupie.org/Biographies/Valles.htm>
5. MARC Bonhomme, *Les figures clés du discours*, Édition de Seuil, Paris, 1998
6. Oswald Ducrot, *Le Dire et le dit*, Édition de Minuit, Paris, 1984
7. PIERRE Schoentjes, *Poétique de l'ironie*, Édition du Seuil, Allemagne, 2001, 347 pages.
8. Psy à Paris, *Les rêves en philosophie et sociologie*, in interprétation et compréhension oniriques, disponible sur : <https://psyaparis.fr/reve-philosophie-sociologie/>
9. Renaud Pasquier, *Le Comique*, in Labyrinthe atelier interdisciplinaire, disponible sur : <https://journals.openedition.org/labyrinthe/3982>
10. ROORDA HENRI, *Le rire et les rieurs*, Édition Fayard, Paris, 2011, 43 pages
11. SIGMUND Freud, *Névrose, psychose et perversion*, Édition de Puf, Paris, 2010, 320 pages.